

PIERRE
RICHARD

EDDY
MITCHELL

BERNARD
LE COQ

ALICE
POL

MYRIAM
BOYER

CLAIRE
NADEAU

ILS SONT DE RETOUR !



LES VIEUX **FOURNEAUX** 2

BONS POUR L'ASILE

RÉALISÉ PAR CHRISTOPHE DUTHURON

UN SCÉNARIO DE WILFRID LUPANO D'APRÈS LA BANDE DESSINÉE LES VIEUX FOURNEAUX DE WILFRID LUPANO ET PAUL CAUDET - DARGAUD

**PIERRE
RICHARD**

**EDDY
MITCHELL**

**BERNARD
LE COQ**

**ALICE
POL**

**MYRIAM
BOYER**

**CLAIRE
NADEAU**

LES VIEUX FOURNEAUX² BONS POUR L'ASILE

RÉALISÉ PAR CHRISTOPHE DUTHURON

DURÉE : 1H37

AU CINÉMA LE 17 AOÛT

DISTRIBUTION

Orange Studio & Apollo Films
Camille Julienne
cjulienne@apollo-films.com

MATERIEL.APOLLO-FILMS.COM



PRESSE

Dominique Segall Communication
Kelly Riffaud
kriffaud@dominiquesegall.com
01 45 63 73 04

e-RP

Agence Okarina
Stéphanie Tavilla
stephanie@okarina.fr

SYNOPSIS

Pour venir en aide à des migrants qu'il cachait à Paris, Pierrot les conduit dans le Sud-Ouest chez Antoine qui lui-même accueille déjà Mimile, en pleine reconquête amoureuse de Berthe. S'attendant à trouver à la campagne calme et volupté,

les six réfugiés goûteront surtout à la légendaire hospitalité d'un village français.

L'occasion rêvée de secouer les peurs et les préjugés pour Sophie et nos trois *Vieux Fourneaux*, promus consultants inattendus d'une campagne électorale que Larquebuse, le maire de Moncœur n'est pas prêt d'oublier.





ENTRETIEN AVEC CHRISTOPHE DUTHURON

RÉALISATEUR

Vous aviez pris les commandes de la réalisation pour le premier volet des *Vieux Fourneaux*, vous revoici sur le deuxième. Par fidélité ? Par envie ? Par passion ?

La question ne s'est pas posée. Le premier film était un bon souvenir pour tout le monde, et quand il s'est agi de tourner un deuxième volet, les producteurs sont venus me le proposer. Ça a pris un peu de temps parce que nous tenions absolument, les comédiens et moi, à travailler de nouveau sur un scénario de l'auteur de la BD, Wilfrid Lupano, qui a une actualité chargée. Quand le scénario a été prêt, mis à part Roland Giraud qui avait dû, à regret, déclarer forfait pour raison de santé, nous nous sommes tous déclarés partants pour cette nouvelle histoire. Personnellement j'étais d'autant plus enthousiaste qu'outre les comédiens, on allait passer plus de deux mois dans le Sud-Ouest, ma région natale qui me manque tant.

Petite parenthèse : qu'est-ce qui vous plaît tant chez Wilfrid ?

J'ai pour lui autant d'estime que d'affection, ce qui est rare. C'est un auteur brillant et l'homme est à la hauteur de ce qu'on espère quand on le lit. Ironique et aimant, exigeant et léger. Son érudition est d'abord un appétit, une curiosité, dont il ne tire pas d'arrogance. Son regard sur le monde est en perpétuel mouvement. La diversité de sa production en témoigne, tout l'intéresse. Le côtoyer est un vrai bonheur. Et quel culot d'avoir choisi des « vieux » pour héros, à une époque où personne n'y croyait. Aujourd'hui, tout le monde s'est engouffré dans la brèche ! Sur le film, les comédiens étaient très heureux d'avoir à dire ses dialogues. Drôles, et surtout extrêmement précis. On les a respectés à la virgule. Comme du Shakespeare. Ceux qui avaient la tentation de faire de petites impros, comme c'est parfois la mode, se rendaient vite compte qu'elles valaient moins que ce qui était écrit. C'est une partition. Une petite musique. Je n'ai rien modifié sans son aval. Cette rigueur n'est pas une contrainte, c'est l'inverse, c'est du confort.

Comment travaillez-vous avec Wilfrid ?

Ensemble et séparément. On a parlé ensemble de la structure du scénario, de sa thématique, de sa mise en image, etc, mais, ensuite, Wilfrid a écrit seul. Quand il a eu fini, il m'a fait lire son texte. Nous en avons discuté, beaucoup échangé, pris des décisions communes... qu'il est reparti mettre en forme. Bref, c'est lui qui tient le stylo. Et sur le plateau, c'est l'inverse. Il regarde, suggère, interroge telle ou telle décision, précise des intentions qui ont pu m'échapper, et me laisse les « interpréter ». Je crois pouvoir dire qu'on se comprend et s'entend très bien.

Quand on est en charge du traitement visuel d'une BD, comment procède-t-on ?

Je ne peux parler que de mon expérience. J'ai essayé d'être absolument fidèle à « l'esprit », puisque le langage de cinéma trahit nécessairement la « lettre ». Ensuite, je me suis affranchi des plans fixes un peu « cases » que j'avais utilisés pour le premier. J'ai privilégié l'énergie des acteurs, le jeu, le mouvement. J'ai quand même glissé, dans chaque séquence, un plan qui pourrait sortir de l'album.

Venons-en aux trois héros de l'histoire... Ils montrent une telle énergie qu'on a l'impression qu'ils ont mangé du lion, surtout Pierre Richard qui vocifère à tout va et mouline sec avec sa béquille !

C'est d'autant plus incroyable que Pierre est l'aîné des trois. À 88 ans, son appétit de vie est intact. Quand le tournage s'est confirmé, il avait très mal au genou. S'il s'était fait opérer, c'était trois mois de rééducation, ça compromettrait le film. Il a préféré s'entraîner à marcher avec sa rotule en vrac. Il était très mobile sur le plateau, mais quand même ! Pour le soulager, on a trouvé cette idée de béquille. Je craignais que, malgré son énergie, l'image de la béquille ait une connotation trop médicale, qu'elle soit le rappel permanent d'un empêchement. On l'a donc « customisée » comme un couteau suisse, bourrée de gadgets, à la James Bond, pour qu'elle soit ludique avant tout. Il s'est amusé avec comme un gamin.

Eddy Mitchell a l'air aussi en pleine forme. Il a toujours autant de drôlerie, qu'il tire la gueule ou joue les fleurs bleues ! Comment a-t-il pris le fait qu'il allait tous les jours recevoir en pleine poire une bonne pelletée de fumier ?

Je crois que ça l'a amusé. Eddy partage avec Pierre et Bernard d'avoir un grand sens de l'humour. Dès qu'ils sont ensemble, c'est trois gosses.

Et Bernard Le Coq ? Comment s'est passée son arrivée dans le trio ?

Tout le monde l'a accueilli à bras ouverts. Il a été formidable. Il s'évertue à faire croire l'inverse, mais il a énormément travaillé. Il n'a jamais été question de faire oublier Roland, ou de le copier. Il s'est agi de se rapprocher de l'Antoine de la BD, d'en livrer sa propre interprétation, comme un jazzman qui donne sa version personnelle d'un standard, se l'approprie, l'interprète. Je l'y trouve formidable.

Surprise ! Vous vous êtes octroyé un petit rôle. Est-ce un petit clin d'œil à Hitchcock et à son péché mignon pour les cameos ?...

Ah non, c'est un pur hasard. Le comédien qui devait jouer la séquence est tombé malade. Je l'ai remplacé au pied levé.

À qui s'adresse ce nouveau volet des *Vieux Fourneaux* ?

Je l'espère ouvert à tous, malgré son thème. Je ne le voulais pas moralisateur ni destiné à prêcher des convaincus. Il laisse ouvert le débat et ne pose que la question de la dignité. Il donne une autre façon de voir les choses, comme une vigie. Il plante une graine. J'espère.

Où pourra-t-on vous retrouver à la rentrée ? Sur une scène de théâtre avec Pierre Richard ou sur un plateau de ciné ?

Un mix des deux. Je devrais démarrer un film en Lot et Garonne avec... Pierre Richard. Le bonheur, quoi.



ENTRETIEN AVEC WILFRID LUPANO

SCÉNARISTE

Adapter un scénario de BD pour le cinéma est-il un casse-tête pour son auteur ?

Pas vraiment. Quoiqu'on en pense, entre l'écriture cinématographique et celle de la BD, il y a plus de similitudes que de différences. Toutes les deux demandent d'être pensées en termes de rythmes de séquences, de cadrages, de valeurs de plans et de dialogues. Elles ne divergent fondamentalement que sur deux points : la première se réfléchit en temps d'écran, la seconde, en volume de pages ; et surtout, la première est lourdement assujettie à un problème inexistant chez la seconde : celui du budget. En BD, on peut raconter tout ce qu'on veut, dans n'importe quel domaine ou n'importe quelle époque, l'Antiquité ou le Futur, il suffit de trouver quelqu'un qui sache le dessiner et, hop, ça existe ! Au cinéma, c'est impossible car tout a un coût : les décors, les costumes et le nombre des personnages. Ça freine beaucoup l'imagination !

Mais du strict point de vue des dialogues, le cinéma laisse plus de liberté que la BD, non ?

L'écriture BD est forcément plus lapidaire, parce que le texte grignote le dessin. S'il est trop important ou trop bavard, le dessinateur a tendance à faire la gueule parce qu'il doit se débrouiller avec la place qui lui reste entre les bulles. Je m'efforce donc de retenir ma plume. En fait, spontanément, je pense que je suis plus un dialoguiste de cinéma. J'adore le tac au tac et j'aime bien quand ça fuse. Quand j'écris pour la BD, les séquences dialoguées me viennent, en général, facilement, mais après, je suis toujours obligé de les réduire, ce qui les muscle mais... me brime ! (rire). D'où le plaisir que j'ai eu de travailler pour le cinéma.

Qu'est-ce qui vous avait incité à créer les *Vieux Fourneaux* ? Une petite allergie au « jeunisme » alors très en vogue ?

Paul Cauuet et moi voulions travailler ensemble. Mais sur quoi ? On regardait les BD qui sortaient et on a réalisé que c'était un peu « la foire au jeunisme », avec beaucoup de super-héros et de justiciers. On a décidé d'apporter un contrepoint à cette production de masse, et on en est arrivé à créer notre trio de vieux lascars !

Vous vous êtes lancé dans le scénario ciné en adaptant le premier album des *Vieux Fourneaux*, qui eut le succès que l'on sait. Quatre ans après, vous recommencez l'exercice en transposant le cinquième. Pour le premier, vous étiez resté assez proche de la BD. Pourquoi vous en êtes-vous beaucoup éloigné pour celui-ci ?

Le premier, c'était... le premier ! Tout le monde découvrait le trio des *Vieux Fourneaux*, les lecteurs de BD, et, dans la foulée, les spectateurs de cinéma. L'effet de surprise fonctionnait à plein. Entre le premier et le deuxième film, quatre ans se sont écoulés, quatre ans pendant lesquels les fans de nos trois « papys » ont pu lire quatre nouveaux épisodes de leurs aventures. J'ai pensé qu'il serait plus sympa pour eux que ce deuxième film ne reprenne pas

complètement ce qu'ils avaient lu dans le cinquième album dont il est inspiré, qu'il fallait qu'il les surprenne et leur apporte de l'inédit. J'ai donc gardé le thème et l'esprit de ce *Vieux Fourneaux* n°5, mais j'ai pris des libertés avec son histoire. Entre autres, je l'ai située dans le Sud-Ouest et j'ai inventé deux ou trois trucs. J'ajoute que cette BD n°5 était non seulement truffée de références aux BD précédentes, mais qu'elle avait une construction un peu particulière : avant de rassembler ses personnages, je faisais vivre à chacun une petite aventure personnelle. C'était beaucoup. Les transposer dans un scénario de film d'une durée normale était quasi impossible.

N'avez-vous pas craint d'amoindrir le potentiel comique des *Vieux Fourneaux* en abordant à travers eux un sujet aussi clivant que l'immigration ?

Quand on veut faire une comédie sociale et familiale, l'accueil des migrants n'est évidemment pas le sujet le plus facile. Mais on tenait absolument à aborder le problème des a priori sur « l'étranger », de nos difficultés de s'ouvrir à lui. On voulait montrer qu'il est ridicule d'avoir peur, et qu'il suffit de cinq minutes d'attention envers lui pour que cette peur disparaisse. Pour ne pas se casser la figure avec un tel sujet, il ne faut ni le caricaturer, ni le dévoyer, ni le prendre de haut. Il faut juste le respecter et le traiter sans ironie, ni moquerie.

Comment avez-vous travaillé avec Christophe Duthuron ?

En toute amitié et en bonne intelligence. Fan de BD depuis longtemps, Christophe est très respectueux de l'univers des *Vieux Fourneaux*, et donc du travail de Paul Cauuet et du mien. Travailler avec lui a été simple. Comme la première fois. Je suis arrivé avec des thématiques et je lui ai expliqué que je voyais l'intrigue se passer à la campagne, chez Antoine, et que des réfugiés débarquent. On a beaucoup discuté. Christophe m'a fait des suggestions et je suis parti écrire, seul. On a eu beaucoup d'autres échanges au cours de l'écriture. J'ai toujours tenu compte de ses remarques, mais, selon nos conventions, je suis resté le seul maître de l'écriture.

Pour le tournage, on a inversé les rôles. Je venais sur le plateau, faisais parfois des suggestions à Christophe, mais il avait le dernier mot. Ça a donné lieu à de beaux échanges.

Écrire pour des « acteurs » a-t-il modifié votre manière de travailler vos dialogues ?

J'ai été obligé de tenir compte du facteur humain, ce que je ne fais pas pour la BD. Même si j'imagine toujours un phrasé et une façon de s'exprimer pour mes personnages de papier, je sais qu'ils ne seront jamais fatigués et pourront dire n'importe quelle phrase. Le dessinateur leur insufflera la bonne énergie, la bonne gestuelle et le bon volume de texte.

Cela dit, en ce qui concerne les dialogues ciné des *Vieux Fourneaux*, je n'ai pas travaillé de la même façon pour l'un et l'autre volet. J'ai écrit ceux du premier en pensant aux personnages de BD qui les avaient inspirés, mais en les traitant comme s'il s'était agi de personnages de dessin animé, puisque je n'avais pas encore la distribution. Pour

ENTRETIEN AVEC WILFRID LUPANO

SCÉNARISTE

le n°2, j'ai tenu compte de l'identité, du caractère et du phrasé des comédiens du n°1. Ça n'a pas été si difficile car la plupart étaient des acteurs que je connais depuis toujours. J'ai écrit quasiment en les « entendant » jouer leur texte. Le plus touchant est que sur le tournage, je me suis rendu compte qu'ils balançaient souvent mes répliques exactement comme j'avais pensé qu'ils les diraient. Ça m'a fait un plaisir fou.

Le remplacement de Roland Giraud par Bernard Le Coq vous a-t-il créé des difficultés ?

J'avoue que le départ de Roland m'a dévasté. Mais Bernard est arrivé avec tellement d'enthousiasme, d'énergie et d'humilité pour le rôle d'Antoine que je ne l'ai pas modifié. J'ai bien fait. J'ai été soufflé dès les premiers rushes. Bernard a rendu formidablement cette colère rentrée permanente d'Antoine et puis il a une façon très réaliste de balancer toutes les répliques, sans jamais surjouer. Il m'a beaucoup impressionné.

Il y avait une autre « petite nouvelle », Claire Nadeau...

Je ne l'ai pas rencontrée car je n'étais pas présent sur le plateau quand elle a tourné. Je le regrette parce qu'elle est une actrice rare et que j'étais content que ce soit elle qui incarne ce personnage improbable de Fanfan. Cela a été un honneur pour moi qu'elle le joue. Sa prestation est sensationnelle. En quelques séquences, Claire réussit à passer du burlesque à quelque chose d'extrêmement dur... Elle est très forte !

Un mot sur les deux « compères » d'Antoine...

Pierre est incroyable. Il s'est beaucoup démené pour que j'écrive le tome 2. Il voulait absolument retrouver son Vieux Fourneau. On lui fait souvent jouer des personnages doux et lunaires. Mais lui, dans la vie, il est plutôt comme son Pierrot. C'est quelqu'un de très engagé et qui s'emporte facilement. Quand j'ai écrit le volet n°2, j'avais tout le temps sa voix en tête. Je savais comment il allait balancer les répliques. Sur le plateau, c'est une boule d'énergie. Il a un appétit de jouer « estomaquant » !

Eddy m'a beaucoup surpris. Nous avons perdu le contact après le premier film et je ne savais pas dans quel état d'esprit il en était sorti. Le nouveau scénario ne l'épargnait guère. Mais il a tout de suite fait savoir à Christophe qu'il était enthousiaste et qu'on pourrait compter sur lui. Eddy n'est pas un grand « causeur », mais quand il dit un truc, on peut compter dessus. Il est comme son personnage : c'est un taiseux, mais il fait l'unanimité. Mimile fait avancer le schmilblick. Et malgré l'humiliation que Berthe lui fait subir quotidiennement, il garde son objectif de la reconquérir. Sous ses dehors bougons, Mimile est un vrai gentleman. Comme Eddy.

Êtes-vous allé beaucoup sur le tournage ?

Dès que je le pouvais. Deux ou trois jours par semaine, mais sans rôle précis. Comme je vous l'ai dit plus haut, sur le plateau, c'est Christophe qui tient les manettes. Je suggère autant que je veux, mais à la fin, c'est lui qui décide.

Est-il arrivé que les acteurs vous demandent des modifications de texte ?

Jamais. Une fois, un comédien a buté sur une phrase. Elle était trop longue. Présent ce jour-là sur le plateau, je l'ai raccourcie. Mais, c'est tout.

Christophe est partisan de beaucoup travailler en amont. Quand il pensait qu'un comédien allait buter sur une phrase, il me le signalait et je retapais un texte. S'il lui convenait, il veillait ensuite à ce que les comédiens le jouent à la virgule près. Il n'y a eu aucun problème.

Que ressentiez-vous quand vous arriviez sur le plateau ?

De l'émotion. C'est très touchant de réaliser que, pour que les scènes que j'ai imaginées existent, au moins 80 personnes sont à pied d'œuvre depuis les aurores et qu'elles bossent pour résoudre toutes sortes de problèmes, cela au milieu d'un bric-à-brac invraisemblable de matériel et de costumes. Une deuxième lame de fond d'émotion arrive lorsque je vois ensuite les comédiens à l'image. Ils sont la partie émergée de l'iceberg qu'est un tournage de film. Avec la BD, on a d'autres « remuements ». L'année dernière j'ai publié une BD qui s'appelle La Bibliomule de Cordoue. Elle fait 257 pages. Le dessinateur Léonard Chemineau a mis deux ans et demi pour la mettre en scène et en faire vivre les personnages. Je peux vous dire que la voir achevée m'a hyper touché.

Les Vieux Fourneaux vous auront-ils permis de vous découvrir une vocation de scénariste de cinéma ?

Pas vraiment. Le cinéma me plaît beaucoup, mais malgré le plaisir qu'il m'a donné, c'est quand même beaucoup de contraintes. Pour moi, il ne remplacera jamais la BD, qui, comme je vous l'ai dit plus haut, a cet avantage unique de me permettre des incursions dans tous les univers. Toutefois, cette escapade dans le 7e art m'a tout de même donné envie de récidiver. Sans renoncer à la bande dessinée.

Quels sont vos projets ?

Ils sont en BD : le tome 7 des *Vieux Fourneaux* (il s'intitulera *Chauds comme le climat*), et un nouveau tome de la série du *Loup en slip*, un dérivé des *Vieux Fourneaux* pour les enfants. Je suis également en train d'écrire ce qui sortira en 2023.

Vous seriez partant pour un nouveau volet ciné des Vieux Fourneaux ?

Pourquoi pas ? Mais il ne faudrait pas trop traîner ! [rire].



Le Routard
2015



2015

AI
LA

PIERRE RICHARD

INTERPRÈTE DE PIERROT

Quand un film vous a comblé et qu'on vous propose d'en tourner la suite avec le même scénariste, les mêmes partenaires et le même réalisateur qui se trouve être, en plus, votre ami et votre metteur en scène de théâtre depuis trente ans, on ne peut qu'être heureux. Ça a été le cas pour moi avec ce second volet des *Vieux Fourneaux*. Même s'il n'y a pas eu d'effet de surprise, car je me doutais bien qu'il y aurait une suite, j'étais vraiment, vraiment emballé. Le nouveau scénario était formidable, et malgré ma tristesse à cause de l'absence, pour raison de santé, de Roland Giraud, j'étais sur un (petit) nuage à l'idée de retrouver Eddy, Alice, Myriam, et tous mes partenaires et aussi bien sûr, Christophe. Nous avons tant d'affinités artistiques avec Christophe que tout est simple. C'est un merveilleux directeur d'acteurs. C'est un pointilliste. J'en ai parfois besoin.

J'étais aussi fou de joie à l'idée de ré-endorser mon personnage de Pierrot. C'est marrant parce qu'il me correspond tellement bien que j'ai toujours eu tendance à penser que Wilfrid Lupano l'avait écrit pour moi, alors qu'il l'avait créé pour la BD, bien avant de savoir que je l'incarnerais un jour sur le grand écran. Quand Christophe m'a proposé le rôle, je me suis dit, après avoir lu le scénario, qu'il m'avait bien choisi. C'était vraiment celui des trois vieux « zozos » qui me ressemblait le plus. Physiquement, Pierrot est comme moi, un grand dégingandé maladroit, et moralement, on a beaucoup de points communs tous les deux. On a la même vitalité, la même folie douce, le même goût pour l'extravagance et... une propension certaine à exploser à tout bout de champ : j'ai tendance, comme lui, à m'énerver facilement.

J'ai tout de suite aimé Pierrot. Pour ses défauts : par exemple, il râle beaucoup, ce qui me fait marrer. Pour ses qualités : il a, entre autres, un grand sens de l'amitié et du partage et aussi pour son côté « anar » et contestataire. De ce point de vue, je crois qu'il est le personnage le plus « lupano-ésque » du trio de Lupano. Antoine et Mimile en sont plus éloignés. Mimile est le plus taiseux et le plus grognon ; Antoine, le plus perturbé et le plus « smart » et Pierrot, le plus indigné et le plus « grande gueule ». Ce que j'adore dans leur trio c'est qu'ils sont à la fois inséparables et différents. Dans le premier volet, quand nous arrivions au château, Mimile et Antoine se dépêchaient d'aller y gueuletonner, puis d'y dormir dans des lits de plumes. Mon Pierrot faisait la mauvaise tête et passait le dîner et la nuit dans sa vieille guimbarde ! Et dans ce volet-ci, celui qui amène les réfugiés chez ses « poteaux », c'est Pierrot ! Au début Antoine et Mimile râlent, mais comme ils ont tous les deux des cœurs énormes, ça se passe finalement, mieux que bien, comme vous avez pu le constater. (rires)

Beaucoup de gens me disent que pour ce film, j'ai passé la surmultipliée. C'est drôle parce que je ne m'en suis rendu compte qu'après, en le visionnant. Sur le moment, je ne me suis aperçu de rien. Je m'amusais juste comme un fou avec ma béquille, remonté comme un coucou par une histoire qui m'avait touché et fait rigoler. J'avoue qu'en plus, le plateau me stimule beaucoup. Il m'arrive d'arriver complètement « raplapla » sur un film, mais dès que ça tourne, mon taux d'adrénaline grimpe à toute allure. Je finis presque toujours les tournages plus en forme qu'au début. Ils

ont sur ma santé bien plus d'efficacité que la meilleure des cures de thalasso. (rires)

Je suis aussi très sensible aux dialogues. Quand ils sont réussis, ils augmentent chez moi le plaisir de jouer. Ceux de Lupano sont des vrais « bonbons ». Sur le plateau, on a tous essayé de les restituer le mieux possible avec l'espoir que les gens auraient le même plaisir à les écouter qu'on avait à les dire. Lorsqu'on a des dialogues de cette qualité là, on doit les respecter à la virgule près. Eddy apprenait les siens le matin au maquillage. Moi, beaucoup plus en amont, car je suis plus lent. Je ne sais pas quelle est la méthode de Bernard, mais il arrivait toujours « en piste », en sachant les siens au cordeau. C'est un très grand acteur.

Ni Eddy ni moi n'avions jamais rencontré Bernard. Quand il a su qu'il allait prendre la suite de Roland, il a eu la délicatesse de nous inviter dans un restaurant italien pour que nous fassions connaissance. Trois bons vivants à la même table... En deux heures, c'est comme si nous avions été des copains de toujours ! Eddy et moi avons découvert un homme exquis et très drôle. Sur le tournage, on a formé un vrai trio, et qui n'était pas seulement de cinéma. On piquait de tels fous-rires que Christophe était parfois obligé de nous rappeler à l'ordre, comme des gamins. Jouer à trois est très rigolo. C'est très différent du duo. Il y en a toujours deux pour se moquer du troisième. Les alliances changent tout le temps, comme au parlement, sauf que sur un plateau de ciné, c'est beaucoup plus marrant !

Sur ce numéro 2 des *Vieux Fourneaux*, nous étions trois garçons qui jouions essentiellement face à trois filles, l'irrésistible Claire Nadeau, la sublime Myriam Boyer et l'inénarrable Alice Pol. Comme elles sont toutes les trois formidables, on ne pouvait pas les regarder sans se dire qu'on avait intérêt à faire gaffe pour être à leur niveau. Alice a fait mon admiration. On peut lui donner une page et demie de texte, elle l'apprend en deux minutes, comme qui rigole. Bluffante ! Et tellement drôle, elle aussi.

Un mot encore sur le fond du scénario qui nous avait tous tant touchés. Ce n'est pas tous les jours qu'on est amené à jouer sans aucun misérabilisme, avec autant de loufoquerie et de drôlerie une histoire généreuse et émouvante sur l'accueil et l'intégration de migrants. Merci encore à Wilfrid Lupano d'avoir réussi ce pari là, d'écrire une comédie sur un sujet aussi grave et important. Ça a été un honneur pour nous d'avoir eu à la jouer. Au fond, nous les acteurs, nous ne sommes que des passeurs, comme le sont les musiciens qui se chargent faire entendre la musique des compositeurs.

Serais-je partant pour un *Vieux Fourneaux* n°3 ? Oui, à condition qu'il ne se fasse pas attendre trop longtemps. En attendant, je vais tourner le nouveau film de Maiwenn avec Johnny Depp. Je devrais aussi retrouver Christophe sur un nouveau projet. Mais c'est encore top secret ! (rire).



EDDY MITCHELL

INTERPRÈTE DE MIMILE

Je n'ai eu aucun mal à prendre la décision de me lancer dans cette nouvelle aventure des *Vieux Fourneaux*. Un rôle comme celui de Mimile, ça ne s'oublie pas ! J'avais tout aimé de lui : son look impossible de vieux gominé, son extravagance, son ton bougon, sa sensibilité de pâquerette et son cœur gros comme ça. La perspective de ré-enfiler son costume 4 ans après, m'a fait replonger sans hésitation. Et puis le nouveau scénario m'a bien fait marrer. Ce qui ne m'a pas empêché d'être très touché par cette histoire de migrants en galère. Retrouver Pierre n'était pas non plus pour me déplaire, et c'est un euphémisme ! On s'était tellement bien entendus sur le tournage précédent, que j'étais vraiment content de rejouer avec lui. Non seulement il connaît bien la musique (avec lui, ça va vite !) et est d'une inventivité sidérante mais il a cette qualité devenue rare chez les acteurs stars : il est totalement dépourvu d'ego. Ce qui fait qu'on peut s'amuser à le taquiner ou chahuter avec lui. Et en plus, ce qui ne gêne rien, il est un bon vivant.

Pour en revenir à Mimile, des trois vieux lascars, il est celui qui parle le moins. Ce qui ne signifie pas qu'il est celui qui pense le moins. C'est peut-être même celui qui gamberge le plus. Mais il est né comme ça, taiseux. Un peu comme moi, qui partage aussi avec lui d'être un râleur patenté (rires !). Le retrouver m'amusait d'autant plus que dans ce second volet, il prend tous les jours du fumier dans la tronche. L'idée de jouer cette scène, comme elle était écrite, avec dignité, impassibilité et tristesse me faisait marrer.

Mis à part que, malgré un soleil éclatant, il faisait un froid de canard ce qui m'a valu de traîner un rhume jusqu'à la fin, le tournage s'est divinement passé. Christophe Duthuron, notre cher réalisateur, était détendu, tout en ayant l'œil à tout, car il est un directeur d'acteurs très attentif. Le seul point de discorde entre lui et moi concernait la nourriture : il est délibérément « viandard », je suis plutôt pâtes. Mais on se retrouvait sur notre détestation commune pour le lait !

L'équipe technique était du tonnerre. Wilfrid Lupano — dont j'avais adoré le scénario autant pour son extravagance rebelle que pour son point de vue sur l'obligation morale de respecter la dignité des migrants — venait nous voir souvent et, cerise sur le gâteau, mes partenaires étaient tous formidables.

On a tourné, si j'ose dire, comme « en famille ».

Myriam Boyer est une vieille connaissance. Je l'ai rencontrée en 1988, quand elle était l'épouse de John Berry. Lui réalisait *Il y a maldonne* et elle avait accompagné sur le tournage son fils, Clovis Cornillac, dont c'était le premier rôle au cinéma. Pour ma part, j'étais venu avec Pierre Papadiamandis qui signait la musique du film dont, si je me souviens bien, il était prévu que je fasse quelques arrangements.

Claire Nadeau aussi est une vieille copine. Oserais-je rappeler que je l'ai rencontrée pour la première fois sur *Cocoricocoboy* dans les années 80 ?

Quant à Alice Pol, je l'ai retrouvée avec un grand plaisir, car c'est une grande comédienne. Sur le plateau comme dans la vie, Alice est un phénomène. Avec elle, à la cantine, il faut planquer la bouffe et surtout les desserts. C'est une grande dévoreuse. Elle avale tout, sauf... ses répliques. De ce côté-là, elle a la chance d'avoir une mémoire d'éléphant. Pas comme la mienne, qui est plutôt « immédiate », dans l'instant. Chez moi, la nuit efface tout. Je ne me souviens jamais de ce que j'ai appris la veille. Ma grande chance a été que me transformer en Mimile nécessitait deux heures de maquillage. Je pouvais en profiter pour apprendre mon texte.

Je n'avais jamais tourné avec Bernard Le Coq, venu remplacer Roland Giraud qui, à notre grande tristesse, avait déclaré forfait. Psychologiquement, cela n'a pas dû être facile pour lui de reprendre, presque au pied levé, le rôle de Roland, qu'il connaît en outre très bien. Il a été, d'emblée, sensationnel. Bernard est un grand acteur, un travailleur acharné et un homme charmant. Lui, Pierre et moi nous sommes payés quelques fous rires, surtout quand l'un d'entre nous perdait sa réplique ou butait sur un mot. Comme je suis assez fâché avec les noms propres et que je travaille à « l'ancienne », sans oreillette, ni pense-bête, j'avoue avoir provoqué plusieurs fois d'intenses rigolades.

Dire que, comme le précédent, ce tournage a eu un goût de vacances n'est pas exagéré. On nous a pris en charge et dorloté. Au fond, je crois que j'adore le cinéma à cause de ça : exceptée l'exigence de tenir son rôle le mieux possible, on n'a rien à faire. On vient nous chercher le matin, on nous ramène le soir et entre-temps, tout le monde est à nos petits soins. Rien à voir avec les tournées de chanteurs dont on est le patron et dont on sort crevé !

Si je suis partant pour un numéro 3 ? À condition que l'équipe soit la même et le scénario aussi bon, pourquoi pas ? Mais sans attendre quatre ans, alors ! (rires).



BERNARD LE COQ

INTERPRÈTE D'ANTOINE

Je suis arrivé sur ce tournage assez simplement. Un jour, le producteur Clément Miserez m'a appelé pour me demander si éventuellement je serais d'accord pour reprendre un rôle que Roland Giraud venait de décliner pour des raisons personnelles. Ce rôle, me précisa Clément, est celui d'un des trois galopins septuagénaires du film *Les Vieux Fourneaux*, inspiré de la BD éponyme, sorti quatre ans auparavant, et dont une suite, déjà scénarisée, était prête à être tournée. J'ai demandé un petit délai de réflexion. Roland est un acteur que j'admire, et la nouvelle de sa défection m'avait surpris et peiné, d'autant que j'avais vu le film et que je l'avais trouvé épatant, lui et aussi ses deux partenaires.

J'ai commencé par lire le nouveau scénario et les quatre autres BD de la série qui étaient parues depuis son premier numéro. Je me suis bien marré. Puis j'ai étudié Antoine sous toutes les « coutures », dans son allure, sa gestuelle, son phrasé, son style d'humour.... bref tel que l'ont créé le scénariste Wilfrid Lupano et le dessinateur Paul Cauuet. Bien que j'ai à peu près la même stature que Roland et qu'on soit tous les deux, un peu style « british », il n'était pas question que je profite de ces vagues points communs physiques avec lui pour faire un copié-collé de son interprétation si brillante et si personnelle d'Antoine. Je devais repartir de l'Antoine de la BD, pour me l'approprier, tout lui en restant fidèle. À cause des problèmes qui lui tombent sans cesse sur le dos, Antoine est le plus perturbé du trio de nos vieux rebelles au cœur d'or. Non seulement cette particularité de son personnage m'a plu, touché, amusé, inspiré, mais j'ai adoré ce que Wilfrid Lupano lui faisait faire et dire dans le scénario du futur film. Après avoir donné mon accord à Clément, j'ai rencontré Christophe Duthuron. C'est un homme exquis et chaleureux. Entre nous, tout est allé comme sur des roulettes et on a fait assez vite des essais costumes.

Quand, un peu plus tard, j'ai fait la connaissance d'Eddy et de Pierre, je n'en menais pas large. Un peu impressionné de me trouver face à ces deux stars, j'étais même dans mes petits souliers. Cette première rencontre a eu lieu dans un restaurant italien. Ils m'ont tellement mis à l'aise que lorsqu'on s'est quittés, on aurait déjà pu jouer une scène des *Vieux Fourneaux* ! Humainement, ce déjeuner a été le début d'une belle aventure amicale, qui dure encore plusieurs mois après le tournage et se poursuivra sans doute encore longtemps. Comme les personnages des *Vieux Fourneaux* Pierre, Eddy et moi formons un trio disparate. Mais nous partageons le sens de la dérision, le goût

du travail en équipe et des restes d'enfance qui gardent en nous l'envie de raconter des histoires en faisant les zouaves. Notre plaisir de jouer, même des trucs qui nous rendent un peu ridicules, ne s'est jamais émoussé.

Le tournage s'est déroulé dans une atmosphère de rêve. Aucun problème, aucun accroc, mais une grande cordialité entre nous tous et quelques beaux fous-rires. Christophe est un formidable directeur d'acteurs. Dire les dialogues de Wilfrid Lupano a tenu de la dégustation. J'ai été tous les jours sidéré par l'énergie joyeuse de Pierre et le talent pince-sans-rire d'Eddy. On s'est bien amusés entre nous, et avec toute l'équipe. Alice Pol, qui est le moteur du scénario puisque c'est elle qui accueille les étrangers est dans la vie un ange gourmand et désopilant. Claire Nadeau et Myriam n'ont pas été les dernières à nous faire rire et à nous épater. La cantine était délicieuse et le Gers est une région magnifique.

On a tous été heureux de défendre une histoire d'une belle et généreuse humanité sans qu'elle ne gomme jamais l'excentricité délicieuse de ses personnages et l'extravagance de ses situations.

Franchement, je n'avais encore jamais joué un scénario d'une telle gaité, d'un tel punch, d'une telle drôlerie, dans l'objectif de faire comprendre que non, « l'autre », « l'étranger », n'est ni un danger pour l'autochtone, ni encore moins un ennemi.

Ce film, qui a été pour moi comme une parenthèse enchantée, m'a fait un bien fou. J'espère qu'il aura le même effet sur les spectateurs. Quoiqu'il en soit, il me laissera un grand souvenir. Je n'ai qu'un seul petit regret : ne pas avoir eu plus de scènes avec Alice Pol. Allez ! c'est dit ! [rire].

Si je suis partant pour une suite ? Oui, bien sûr. Trois fois oui.



ALICE POL

INTERPRÈTE DE SOPHIE

Quand on m'a appelée la première fois pour jouer le personnage de Sophie, je me souviens avoir eu une joie de gamine. Fan de BD depuis toujours et grande admiratrice de Wilfrid Lupano, je connaissais déjà *Les Vieux Fourneaux* que j'avais adoré. À peine avais-je reçu le scénario, je m'y étais plongée et dans la foulée, j'avais relu l'album, mais une seule fois, pour ne pas être tentée de faire un copié-collé de la Sophie si formidablement dessinée par Paul Cauuet. Le scénario du film, signé également par Wilfrid, était aussi bien construit que celui de l'album : même perfection de style, même cisèlement des dialogues et même drôlerie de ton. Quand un acteur lit un texte aussi parfait à tous les niveaux, forcément, il est emballé. Le tournage s'était déroulé dans une ambiance de rêve. Et cela a donné un film qui a réalisé un joli score.

Quand il s'est agi de tourner un deuxième volet aux côtés des mêmes acteurs (excepté Roland Giraud, souffrant, qui allait être remplacé par Bernard Le Coq) avec, aux commandes de la réalisation, le même Christophe Duthuron, et à celles du scénario le même Wilfrid Lupano, je n'ai pas hésité. Peut-être parce que Wilfrid connaissait déjà les comédiens... son écriture était encore plus fluide, et son sens de la répartie, encore plus aiguisé. Et puis, j'adorais le thème de l'histoire et la façon dont Wilfrid l'avait traitée, avec humour et générosité, sans le moindre jugement, sans faire appel à la politique, simplement en interrogeant la responsabilité individuelle et en traitant le problème de façon concrète...

La première fois que je m'étais retrouvée face aux trois monstres sacrés qui allaient jouer les rôles-titres de ces *Vieux Fourneaux* (à l'époque, Pierre, Eddy et Roland), je n'en menais pas large, d'autant moins que je suis, par nature, une grande angoissée. Tous les trois m'avaient tout de suite mise à l'aise en laissant de côté leur notoriété, leurs galons et leur statut de star. On s'était même beaucoup amusés, ce jour des présentations, et ensuite pendant tout le tournage. Le deuxième volet m'a donné l'impression qu'on allait jouer les prolongations. Et c'était joyeux. Bernard est entré dans l'équipe comme s'il en avait toujours fait partie. Non seulement il est adorable, bienveillant et très drôle mais c'est un « warrior ». Il est courageux. Et c'est un grand acteur. Sa faculté de concentration est époustouflante. Il est capable de réussir une prise après un fou-rire. Et Dieu sait s'il en a eus et m'en a fait piquer ! (rire).

Quand Pierre, Eddy et Bernard jouent, ils ont une vitalité stupéfiante. Ils s'amusent comme des mômes. La caméra semble avoir un pouvoir presque magique sur Pierre. Dès qu'elle s'allume, c'est comme s'il surgissait d'une boîte. On le dirait monté sur un ressort, totalement énergique et dynamique. À 88 ans ! Certains jeunes pourraient en prendre de la graine.

On a souvent appelé Eddy « Monsieur Eddy ». Et on a eu raison. Il a l'élégance et la bienveillance d'un vrai « monsieur » à l'ancienne. Après la carrière qu'il a eue, le charisme qu'il dégage et la notoriété qu'il a, il pourrait se la « jouer ». C'est tout le contraire. Comme il est assez taiseux, il peut impressionner, mais il est en fait d'une belle humilité et d'une grande simplicité. Sur le plateau, il est un partenaire à l'écoute ; en dehors, il est, comme Pierre et Bernard, très marrant. Il adore rigoler. J'ai souvent tourné avec lui. Plus je le connais, plus je l'aime et plus il me touche. Il m'a bien bichonnée sur le tournage, lui et ses deux « poteaux ». À la cantine, c'était à celui des trois qui se chargerait de remplir mon assiette et mon verre. Il fallait que je fasse gaffe. On tournait à 7 heures du matin ! (rire)

Je ne pense pas que transposer les albums des *Vieux Fourneaux* au cinéma ait nécessité de mise en scène spécifique. Techniquement, c'était pareil. Artistiquement, on suivait les indications de Christophe, sous la direction duquel travailler a été un véritable plaisir. Comme on interprétait des personnages de BD, le seul truc différent est qu'on avait toujours le même costume.

Comme le numéro 1, ces *Vieux Fourneaux 2* s'adressent à tout le monde. Le film est chouette, jouissif, rigolo, généreux, et surtout, il montre qu'il est possible de décroquer les gens qui, aujourd'hui, ont tendance à se rassembler par générations et par nationalités.

S'il y avait un numéro 3, avec la même équipe, je dirais oui sans hésiter. En attendant, je vais jouer dans un film de Sophie Boudre qui s'appelle *Maison de retraite*. Je suis impatiente car un de mes partenaires s'appelle Eddy Mitchell... Si ça continue, il va devenir mon papa de cinéma ! (rire)



LISTE ARTISTIQUE

Pierre Richard	Pierrot
Eddy Mitchell	Mimile
Bernard Le Coq	Antoine
Alice Pol	Sophie
Myriam Boyer	Berthe
Claire Nadeau	Fanfan





LISTE TECHNIQUE

Réalisateur	Christophe Duthuron
Scénariste	Wilfrid Lupano, d'après la bande-dessinée <i>Les Vieux Fourneaux</i> de Wilfrid Lupano et Paul Cauuet — Editions Dargaud
Producteurs délégués	Clément Miserez & Matthieu Warter, Radar Films et Sophie Tepper, Égérie Productions
Directrice de production	Laurène Ladoge
1^{er} Assistant Réalisateur	Ivan Rousseau
Image	Laurent Brunet
Son	Frédéric Mascaras, Serge Rouquairol, Olivier Dô-Hùu
Décors	Mathieu Menut
Costumes	Isabelle Mathieu
Directeur de post-production	Aurélien Adjedj
Montage	Julia Maby
Musique	Christophe Duthuron et Yannick Hugnet
Format image	Scope
Format son	5.1
Durée	1h37

© 2021 Radar Films - Égérie Productions - France 3 Cinéma - Orange Studio
Photos: Marie-Camille Orlando



